

JANETTE BERTRAND

Lit double



JANETTE BERTRAND

Lit double



Roman

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

1

La pluie tombe comme des clous depuis trois jours. Le potager est inondé. Clara sacrerait là légumes, petits fruits et clients pour se laisser tomber dans sa chaise berçante et brailler jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais, à soixante et onze ans, elle a appris à ne pas dissoudre ses états d'âme dans les larmes. Elle s'installe plutôt devant son ordinateur sur la table de la cuisine pour y retrouver son journal intime, y cajoler ses pensées moroses, et y déverser ses colères refoulées.

 Il faut que j'arrête de m'en faire pour tout le monde ! Mais comment fait-on quand on a passé sa vie à ne penser qu'aux autres ? Étienne, mon vieux mari, est en train de lire son journal tout en tétant son café comme s'il le buvait avec une paille. Ça fait des lustres que ses bruits de bouche m'hérissent le poil des bras. Comment puis-je aimer quelqu'un d'aussi différent de moi ? On est aux antipodes, lui et moi, et pourtant, quand on s'imbrique l'un dans l'autre dans notre lit double, on ne fait qu'un. Et c'est bon, si bon ! Difficile de comprendre pourquoi je l'aime autant. Souvent, j'ai pour lui des bouffées d'amour, comme j'avais devant la Sainte Vierge à l'église quand j'y allais encore. Ces bouffées sont comme mes chaleurs quand j'étais en ménopause. Ça part

du nombril, puis ça se répand de la tête aux pieds pour ensuite illuminer mon regard. Un regard d'amour. Pour me faire savoir qu'il comprend mon message, il me fait un clin d'œil. C'est si doux, ces moments d'intimité creusés au jour le jour depuis cinquante ans.

Clara relit ses dernières lignes et fait le constat que l'ordinateur a définitivement remplacé le confessionnal.

 Je ne suis pas si remarquable comme mère. Pour parodier Charlebois, je suis une mère «ben ordinaire». Mère indigne? Je suis une épouse d'abord et avant tout, et après, une mère. Claude, mon fils, n'a passé que vingt-trois ans dans ma vie, Étienne, lui, était là bien avant, et il le restera jusqu'à ma mort. Pour moi, le choix était évident.

La pluie a maintenant cessé et le soleil tente de se percer un chemin au travers des nuages cellophanes. Clara se sent mieux d'avoir écrit cette dernière ligne. Étienne a délaissé les pages sportives de son journal pour plonger dans son roman policier.

— Puis, le coupable toujours?

— Ris-tu de moi?

— Un peu...

— Ça t'embête que je te lise au nez?

— Je t'écris bien au nez.

— Est-ce que tu parles de moi dans ton journal?

— Tu fais partie de ma vie.

— Tu dis tout?

— Oui, tout.

Étienne replonge dans son roman, mais il a visiblement du mal à en reprendre le fil.

« J'ai jamais compris ce besoin qu'ont les femmes de se confier à tout prix. Est-ce que je me confie, moi? Peut-être que je devrais! J'ai jamais vraiment raconté à Clara ce qu'a été mon enfance. Ça me ferait peut-être du bien... »

— Clara?

— Oui?

— Euh... J'ai comme un petit goût de pain doré, je t'en fais?

— Pas tout de suite. J'écris...

Chacun retourne dans sa bulle. Le silence, au lieu de les refroidir, les enveloppe, les réchauffe telle une douillette de duvet. « Quand les cœurs battent en harmonie, les mots sont inutiles », a l'habitude de proclamer Étienne pour se justifier de ne pas parler. Clara est très concentrée et tape vite, comme si les mots dans sa tête se bousculaient.

 Après cinquante ans de vie commune, on ne s'aime pas comme aux premiers jours, et c'est tant mieux. On était deux êtres autonomes, différents, liés par la puissance de l'amour! Il me trouvait belle. Je le trouvais beau. On était comme tous les couples en amour : un beau couple. J'ai grossi, il a maigri. Mais on s'aime toujours et bien au-delà de nos apparences. Quand je le regarde, je vois bien sûr les ravages de l'âge. Ses cheveux blonds sont devenus blanc sale, ses dents sont rapiécées par le dentiste, mais dans mon cœur il reste celui que j'ai aimé à vingt ans : un beau grand jeune homme doux et tendre. Avant la Révolution tranquille, les modèles de virilité étaient forts en bras, forts en gueule. Je n'ai jamais voulu d'un homme viril, je le voulais lui, exactement lui, un mélange de masculin et de féminin pour convenir à mon mélange de féminité et de masculinité.

La première fois que je lui ai parlé, sur le bord de la piscine du bain Quintal, c'était comme si je l'avais toujours connu. Je l'ai reconnu, en fait. Différent de moi, complémentaire. Il avait ce que je n'avais pas : la douceur, la lenteur, la tendresse surtout. J'avais alors un besoin profond de tendresse. J'ai été chanceuse. Non ! Il n'y a pas de chance en amour. Ce n'est jamais comme ma mère disait, la défaite dans la voix : « L'amour, c'est un coup de dé ! » Non, l'amour, c'est toujours un choix. Je le voulais lui, pas un autre. Lui ! Lui ! Lui ! Je l'ai choisi. Pour la première fois de ma vie, je savais ce que je voulais et je me suis arrangée pour l'obtenir. J'étais enfin maîtresse de mon existence. Je me suis juré de l'aimer, de le respecter et de prendre soin du lien qui nous tenait ensemble. Je n'ai retenu des mots du curé qui nous a unis dans l'année qui a suivi que : « Pour le meilleur et pour le pire. » En le mariant, j'avais le meilleur. Le pire, je l'attendais de pied ferme. Le pire n'arriverait pas à ébranler ma foi en lui, en nous. L'amour, c'est un acte de foi vécu au quotidien.

Étienne a quitté la pièce. Il n'a pas fait de pain doré, mais a attrapé un muffin aux bleuets au passage. Clara délaisse son ordinateur, étire ses doigts l'un après l'autre, se désolant que le petit doigt de sa main droite devienne de plus en plus croche. Elle soupire. Victor Hugo avait raison : « La vieillesse est un naufrage. » Elle sourit à la pensée que son ex-professeur de natation, ex-champion national, son amoureux depuis des lunes la désire encore. Elle s'active. Maintenant qu'il ne pleut plus, elle doit se mettre à la cueillette des radis, des laitues, de la roquette, de l'oseille, des bettes à cardes jaunes, rouges, vertes et roses, pour ses clients. La pensée du basilic qui sent

l'Italie lui rappelle le lunch d'Étienne qu'elle lui apportera au jardin avant de partir pour son point de chute à Longueuil où, tous les jeudis de juin jusqu'à la fin d'octobre, elle livre ses paniers de légumes et de petits fruits bio à ses clients. Elle lui fera deux sandwiches aux petites tomates jaunes gorgées de sucre, avec mayonnaise maison au basilic frais. Il n'est pas aussi gourmand qu'elle, dont les papilles sont à l'affût des moindres plaisirs du palais. Elle lui offrira du thé chaud malgré la chaleur humide de juin. Il soutient que le thé chaud rafraîchit plus que le froid. Elle n'est pas de son avis, mais elle ne le contredit pas. Cette différence d'opinion n'est pas assez importante pour en faire une chicane de couple. Elle garde l'affrontement pour les sujets sérieux, ceux qui les opposent vraiment.

Clara monte à l'étage, sort des vêtements du walk-in et s'habille en vitesse. Enseignante au primaire du temps des minijupes, elle ne porte plus maintenant que des jeans et de larges chandails en tricot de coton quand il fait chaud, de laine quand on gèle. Des chandails qu'elle tricote l'hiver pour meubler les soirées oisives.

Les rayons du soleil font apparaître un rideau de poussière dorée qui la rend heureuse et, avant de dépasser la porte, elle jette un regard au lit double. Si le lit pouvait parler ! Elle est émue par le grand lit, leur lit. Là où on parle d'amour, là où on le fait, même quand il n'y a pas d'acte, que des caresses. La chambre est grande. Ils en ont pris deux pour en faire une. Elle l'a décorée à son goût. Rideaux blancs plein jour, tentures de lin crème et couvre-édredon du même tissu. Ici et là, des coussins chocolat de différentes dimensions. Une chaise longue en rotin chocolat, parée d'un jeté en laine, qu'elle nomme

pompeusement « mon Récamier ». Ce qui fait dire à Étienne qu'il vit dans du chocolat à la crème.

Elle dévale l'escalier et, au rez-de-chaussée, son regard s'attarde sur les jardins, la balancelle sous l'ombrelle du chêne. Une pensée la traverse.

« Je veux mourir en même temps qu'Étienne. Je supporterais pas de vivre sans lui. »

Elle chasse vite cette pensée de la mort et se sert un café, que son amoureux a préparé.

« Mourir ! Pas tout de suite, pas maintenant ! Je lui ai pas encore assez dit combien je l'aime, combien je suis chanceuse d'être aimée de lui. »

Elle passe au salon, leur salon confortable, dans les mêmes tons crémeux que la chambre. Deux La-Z-Boy en cuir tan trônent devant une télé plasma HD pour visionner les concours de natation du monde entier et aussi pour voir en gros les personnages des téléromans de Clara. Une bibliothèque garnit trois murs de la pièce. Étienne est un grand lecteur d'essais, de biographies et, comme vice caché, de polars qu'il dévore comme sa femme croque des chocolats. Dans un coin, une corbeille déborde de pelotes de laine et, au-dessus, une armoire antique vitrée protège de la poussière les médailles et les trophées d'Étienne du temps qu'il était champion national de natation. Il y a également un poêle à combustion lente qui, l'été, sert de porte-fleurs, et, l'hiver, réchauffe la maison.

Dans la grande cuisine, Clara prend un tricot, l'endosse. Juin le matin est frisquet. Elle tartine de confiture un muffin fait maison : sa propre confiture de ses propres fraises. Une table de réfectoire et dix chaises anciennes dépareillées, mais toutes tressées de lanières de cuir, occupent presque tout l'espace. Un grand bol de fruits

frais de la saison est au centre de la table. Ici et là, des petits plateaux de noix, de bonbons pour les envies de grignoter. Une cuisinière à gaz propane, caprice de la gourmande Clara, est accolée à un mur de briques façonné par Étienne par mesure de sécurité. Les comptoirs et les étagères sont encombrés de bouteilles d'huile, de vinaigre, d'épices variées et autres produits du potager. C'est tout juste s'il reste un bout de comptoir pour cuisiner. Comme dit son mari : « C'est le bordel ici-dedans ! » La cuisine est le royaume de Clara. Elle y vit, elle en est la reine, et quiconque veut la ranger, s'en accaparer ou la transformer est très mal reçu. Mais ce n'est plus tout à fait vrai. Depuis quelques mois, Étienne est devenu accro aux émissions de cuisine et il aimerait bien maintenant s'essayer à concocter des recettes, moins par gourmandise que pour gâter sa femme. Mais elle défend son territoire. La guerre n'est pas sanglante, elle est même assez comique, mais il est tenace et, fort de sa science apprise à la télévision, il tente par tous les moyens de prendre sa place aux fourneaux. Ses arguments sont béton : « L'égalité des hommes et des femmes passe par la cuisine ! Tu fais la cuisine depuis toujours, il serait juste que je prenne la relève. »

Elle est entêtée et, plus souvent qu'autrement, elle l'envoie lire au salon pendant qu'elle cuisine, mais hier elle a faibli et l'a observé cuisiner tout en passant ses commentaires. Elle s'est plainte que sa rivale n'est pas une danseuse nue, mais bien Josée di Stasio et, d'après elle, c'est pire.

Ce soir, Étienne veut la surprendre et cuisiner un lapin qu'un voisin, éleveur certifié bio, lui a échangé contre des légumes.

— Quelle recette vas-tu faire, mon amour ? Celle de Josée di Stasio ou... la mienne ?

— La mienne !

— Pis si j'aime pas ça ?

— Tu vas aimer.

— C'est quoi ?

— Une surprise.

« Si je prépare plus de bons petits plats à mon mari, je sers plus à rien. Nourrir, c'est l'affaire des femmes. De tout temps. Merde ! »

« Je dois me rendre utile. Elle fait toujours tout. Et puis j'aime moi aussi les gratifications spontanées du genre : "C'est tellement bon ! J'ai trop mangé !" »

Il fait nuit. Étienne se repose d'une journée éreintante passée dans le potager à chasser les prédateurs sans l'aide de la chimie. Il s'étonne toujours que l'on dise que les légumes bio sont trop chers vu tous les efforts qu'ils exigent. On n'entend plus que le léger cliquetis des doigts de Clara sur son clavier. Installée sur la petite table ronde de la chambre, elle n'arrête pas d'écrire. Elle n'a pas trop l'habitude d'aussi longues sessions d'écriture. Elle observe Étienne qui dort profondément. Son regard est empreint d'amour, d'amour maternel, d'amour filial, d'amour sexuel, d'amour tout court. Comme elle l'aime. Elle s'étire les bras, change de fesse et continue de se confier à son cher journal.

 Sa respiration est paisible. Il se dépêche toujours de s'endormir avant moi ; je ronfle comme une tronçonneuse, que dit mon mari. J'ai beau essayer tout ce qu'ils annoncent

à la télé : rien n'y fait. Avant, quand on était un jeune couple, le soir, on s'enlaçait, on s'embrassait, se caressait, jusqu'à ce que le désir flambe et qu'il faille l'éteindre. À force d'éteindre nos feux, nous tombions endormis, épuisés. Ces années de vaches grasses ont duré jusqu'à l'arrivée de Claude. Sont alors apparus les soirs sur le qui-vive. « Il ne dort pas encore. Il a soif. Il a faim. Il a mal quelque part. Il souffre. » Plus tard, ç'a été : « Va-t-il ouvrir la porte et nous surprendre en train de nous aimer ? » Et puis ç'a été les années de l'adolescence : « Va-t-il rentrer à la maison et dans quel état ? »

Et puis ç'a été ma ménopause. Dès qu'Étienne me touchait, il reculait net comme s'il avait mis un doigt dans la braise. Selon lui, j'étais une fournaise qu'il ne fallait pas approcher. Moi-même, je ne supportais pas qu'il me touche tant j'avais chaud. On se collait et, aussitôt, il fallait se décoller. Ses mains sur moi intensifiaient mes chaleurs. Et quand ma ménopause s'est atténuée... je me suis mise à ronfler. Depuis, il se couche toujours une heure avant moi, car dès que je pose ma tête sur l'oreiller, je dors et la tronçonneuse part. Une chance qu'il y a les matins... Il est plus ardent le matin que le soir. On se reprend... parfois.

Le souper était très bon. Il a réussi son lapin au romarin quasiment aussi bien que le mien. J'ai fait semblant de lire en espérant qu'il m'appelle au secours, mais il s'est très bien débrouillé. Je devrais être contente, il me libère de la responsabilité quotidienne des repas. Mais non, je lui en veux presque. Il est en train de me voler ma place. Ma place ! C'est aussi injuste d'accuser mon mari de me voler ma place que d'accuser les femmes qui travaillent de voler la place des hommes. Je vais le laisser cuisiner, en profiter plutôt que de me plaindre. Promis !

Mon garçon ! Mon Claude. J'aurais tellement aimé m'expliquer avec lui quand il est parti de la maison en catastrophe, lui donner les raisons de mon silence depuis, qu'il sache que je ne pense pas comme son père, que je comprends sa peine et son indignation. J'ai songé après son départ à lui écrire une lettre en cachette de mon mari, mais cela aurait été trahir Étienne, lui qui a toujours été d'une honnêteté sans faille avec moi. Qui passe en premier dans le cœur d'une femme : le mari ou les enfants ? Je sais, je sais, les âmes bien pensantes disent que l'enfant passe avant le mari, que les maris meurent, que les enfants restent. Je ne suis pas une âme bien pensante, je suis une femme faible et forte, dure et douce, selon les circonstances. Qui se trompe des fois, mais qui des fois, souvent j'espère, a assez de recul et d'expérience pour... aider les autres. Enfin, c'est ce qu'on me dit. En tout cas, beaucoup de mes clients me consultent comme si je possédais le secret du bonheur. Peut-être n'ai-je pas été une bonne mère, mais je suis une bonne épouse. Je crois à l'amour, à celui qui dure.

Après la passion de l'amour, passion qui a bien duré trois ans – un record –, on s'est dit, Étienne et moi, qu'on voulait bâtir une relation qui durerait. Notre relation, le lien qui nous relie, est devenue notre objectif, notre but ultime dans la vie.

Étienne se tourne dans le lit, ouvre à demi un œil et constate qu'elle est toujours à son clavier.

« Mais qu'est-ce qu'elle peut bien écrire ? Depuis que cet engin est entré dans la maison, elle en a que pour lui. Non, j'irai pas voir, je veux pas savoir. Moins on en sait, moins ça fait mal. De toute façon, je sais même pas ouvrir c'te patente à gosse-là et je veux pas apprendre. Je suis tanné

d'apprendre. Vivre avec une maîtresse d'école, c'est pas de tout repos. Là, l'ordinateur, c'est trop ! J'ai fait tout ce qu'elle a voulu. J'ai quitté mon métier, la natation, mon eau, je suis venu m'enterrer à la campagne pour la suivre, mais l'ordinateur, non, je mets mon pied à terre et je dis non ! »

— Dors-tu ?

— Oui.

— Pourquoi tu veux pas que je te donne des cours d'informatique ? C'est tellement pratique...

— Demain, chérie.

« Je suis pas un homme. Je passe ma vie à éviter la vérité, à remettre les discussions au lendemain. Tout pour garder la paix, la sainte paix, et puis je sais pas me battre avec les mots. J'aime pas me battre, point final. »

Clara écrit toujours, malgré sa fatigue.

 Mon lit semble m'appeler. Des délices m'attendent. Me glisser sous les draps, câliner le dos d'Étienne, descendre ma main sur ses fesses, les effleurer comme on touche une pêche, respirer son cou et m'endormir enveloppée dans son odeur et dans le ronronnement des chats qui, comme chaque nuit, sautent sur le lit dès que j'éteins.

Au bout d'une heure, elle se glisse sous les draps, colle son ventre moelleux comme du gâteau des anges contre le dos musclé de son mari. Une image s'impose, celle de son fils Claude. La dernière fois où elle avait tenté de parler de son fils à Étienne, elle touillait une sauce béchamel, et il venait de rentrer avec un panier d'osier rempli de chatons nés du jour.

— Mouflette rides again ?

— Je viens te les montrer puis après...

— Non !

— Mon amour, on peut pas les garder. On en a déjà cinq !

Clara avait retiré sa sauce du feu et s'était accroupie pour flatter les nouveau-nés sous le regard contrarié d'Étienne.

— Qu'ils sont beaux, qu'ils sont doux. Étienne... s'il te plaît !

— Tu peux en garder un. T'auras la demi-douzaine. Les autres...

— Depuis quand j'ai pas voix au chapitre ?

— Depuis que tu poses des gestes déraisonnables. Plus que six chats, c'est pas raisonnable.

— Pis toi, t'es toujours raisonnable ?

— Je le suis !

— Ah oui... Pourquoi d'abord je peux jamais te parler de notre fils ? C'est raisonnable ça ?

— Commence pas !

— Je commence pas, je continue. Il faut qu'on parle de Claude.

— Fous-moi la paix !

Il était reparti en claquant derrière lui la porte moustiquaire, avec le panier des petites bêtes.

 J'ai rompu à cet instant-là notre pacte de jamais lui reparler de Claude. C'est SA faute aussi si j'ai lâché le seul sujet tabou entre nous. Non, c'est ma faute, la faute à mon orgueil. Je n'aime pas qu'il décide à ma place. Un couple est constitué de deux personnes égales, mais il y a toujours un

moment où l'une est maître de l'autre, domine l'autre. Je déteste. Qu'est-ce qui est arrivé au juste ? La conversation a mal tourné. Au lieu de l'écouter, je l'ai frappé en plein cœur. Toujours me demander si le sujet de la mésentente vaut la peine qu'on entaille le lien qui nous unit.

Les jours suivants avaient été difficiles pour Clara. Étienne est terriblement rancunier. Il rumine les offenses comme les vaches l'herbe dans le pré, et sa digestion est lente. Elle, au contraire, oublie facilement et, une fois la faute pardonnée, elle n'y repense jamais plus. Quand il revint ce jour-là pour le dîner, il l'ignora complètement. Quand elle alla nourrir ses chats dans la grange, il y en avait cinq de plus.

Ce soir-là, ils se couchèrent dos tournés, chacun tenant presque son bord du matelas pour éviter que leurs corps se frôlent. Mais les habitudes des vieux couples sont telles que, bientôt, de son gros orteil, il lui effleura le mollet. Leur tension peu à peu se relâcha. Et au tour du pied de Clara de toucher le sien.

— Merci mon amour, mais cinq chats c'est bien assez. On va trouver à donner les autres !

Il ne répondit pas, mais ses fesses lentement, sensuellement, se collèrent aux siennes. Elle ne bougea pas d'un iota. Il insista par un va-et-vient qu'elle reconnut – depuis le temps – et, d'un même élan, ils se tournèrent l'un vers l'autre. Et c'est en même temps qu'ils se murmurèrent :

— Pardon...